Document generated on 08/05/2025 8:45 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Cet inconnu…

Karoline Georges, *Ataraxie*, Verdun, L'effet pourpre, 2004, 152 p.

Sabica Senez, *Nulle part ailleurs*, Québec, L'instant même, 2004, 120 p.

Luc Martin, *Le ciel de Windigo*, Montréal, Varia, 2004, 234 p.

Hélène Rioux

Number 116, Winter 2004

URI: https://id.erudit.org/iderudit/36992ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Rioux, H. (2004). Review of [Cet inconnu… / Karoline Georges, *Ataraxie*, Verdun, L'effet pourpre, 2004, 152 p. / Sabica Senez, *Nulle part ailleurs*, Québec, L'instant même, 2004, 120 p. / Luc Martin, *Le ciel de Windigo*, Montréal, Varia, 2004, 234 p.] *Lettres québécoises*, (116), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Karoline Georges, *Ataraxie*, Verdun, L'effet pourpre, 2004, 152 p., 18,95 $.
Sabica Senez, *Nulle part ailleurs*, Québec, L'instant même, 2004, 120 p., 16,95 $.
Luc Martin, *Le ciel de Windigo*, Montréal, Varia, 2004, 234 p., 20,95 $.

Cet inconnu…

Dans un cas, c'est l'amant exigeant ; dans les deux autres, c'est le père trop tôt disparu. Dans les trois cas, l'homme est l'inconnu de l'équation.

ROMAN | HÉLÈNE RIOUX

« NOUS SAVIONS NOUS AIMER. Jamais il n'était question de nos passés, de notre devenir, du quotidien. Nous avions choisi la perfection. » (p. 7) Ainsi commence *Ataraxie*, un roman étonnant de l'artiste multidisciplinaire Karoline Georges.

L'AMANT INTRANSIGEANT

Les deux personnages, jamais nommés, ont fait connaissance par l'entremise d'un programme de rencontres raffiné. Ils cherchaient tous deux « relation sublime » et « esthétisme absolu ». Ils avaient la même exigence : épilation complète du corps — la chevelure seule était épargnée. Ils ont échangé trois photos : visage, silhouette, dentition. Puis, satisfaits l'un de l'autre, ils ont convenu de se voir.

KAROLINE GEORGES

Leur relation maniaque est décrite en une cinquantaine de courts chapitres. Trois rencontres mensuelles — après s'être abstenus de manger de l'ail et de l'oignon pendant trente-six heures. Sans discussions véritables, leurs échanges se résument à quelques questions et réponses laconiques, des rendez-vous nocturnes dans un édifice commercial où il l'observe et la filme en silence pendant qu'elle pose devant un mur blanc. Sinon ils marchent à dix mètres de distance, en se lançant des regards à la dérobée. Inutile de préciser qu'ils ne mangent jamais ensemble. C'est à peine s'ils se touchent.

Et voilà qu'un jour, fissure dans le tableau idyllique — si l'on peut dire —, elle perçoit une odeur alimentaire dans le corridor de son immeuble. Un autre jour, il éternue deux fois, projetant autour d'elle des particules potentiellement contaminées. Pour finir, il décrète qu'elle a les cheveux trop longs. Et, comble de malheur, le Maître Coiffeur de l'infortunée est allé se ressourcer spirituellement à l'extérieur du pays.

La relation se détériore. Notre héroïne se met à douter d'elle-même. Elle a beau avaler des vitamines, faire mille exercices, répéter des mantras devant son miroir, rien n'y fait : « Le désordre de ma chevelure m'agresse, est-elle obligée de constater, atterrée. Alors je lisse. Je mousse. Je cire. Je fixe. Trop rigide. Ou trop lourd. Peut-être trop long. Je ne sais plus. » (p. 14)

Tel que l'avait prédit l'amant, elle fait une incursion dans le quartier sinistré de la ville. Derrière la vitrine du salon de coiffure délabré, l'homme de sa vie semble l'attendre, les bras croisés. Elle entre alors, transgressant tous ses tabous, dans ce lieu peu ragoûtant. Et tombe dans les pattes d'une coiffeuse sadique, hideuse et boursouflée, qui la soumettra à toutes sortes de sévices sous le regard indifférent — sinon ravi — de l'amant.

Le corps, ici, est décrit comme l'objet d'une vénération intransigeante, et le narcissisme est une fin en soi. Car, ainsi que l'amant l'écrit sur un billet qu'il laisse aux pieds de la belle avant de disparaître : « La jouissance n'est peut-être qu'un aller-retour de soi vers soi / par le truchement de l'autre. »

Étonnant, ai-je dit plus tôt. Mais beaucoup plus que ça. Réjouissant, intelligent, ironique, d'une écriture, à l'instar des protagonistes, parfaitement épurée, presque chirurgicale. Et, sous la dérision, quelle critique implacable !

Bref, je me suis régalée.

LE PÈRE FUGUEUR

SABICA SENEZ

Nulle part ailleurs, premier roman de Sabica Senez, raconte (ou cherche à raconter) une quête. Une jeune femme relit la correspondance entretenue avec son père pendant son enfance. Un père perpétuellement absent, un adolescent attardé, toujours sur les routes, chevauchant sa moto. Et qui lui envoie de petits mots, datés ou non, de lieux parfois nommés avec précision (Calm Creek ou Mexico), parfois indiqués plus vaguement (Oregon, ou près de San Francisco).

À l'aide de ces fragments, elle tente de reconstituer l'histoire de ce père si peu connu. C'est là sa quête. Le père parle du temps qu'il fait, des réparations à effectuer à sa moto, de son travail.

Fini les cerises, fini les pommes. Là je cueille des pêches. Quand tu les cueilles, la mousse colle sur toi (pas sur toi… sur moi voyons !) et ça pique ! Tu te grattes, et plus tu te grattes et plus ça pique. Alors je me gratte tout le temps et j'en oublie de cueillir des pêches. Ici je n'ai

ni bain ni douche. À la fin de ma journée, je saute dans le lac pour me laver. C'est froid, mais je suis propre. (p. 35)

Les autres lettres sont plus ou moins de la même eau.

Le père écrit parfois à sa fille qu'il l'aime et qu'il pense à elle. Il lui souhaite bonne fête. Il a hâte qu'elle soit grande pour l'emmener sur sa moto. Il regrette de ne pas la voir grandir.

Mais encore ? Rien. Son mystère ne sera pas percé. Sa quête, à lui, demeure inexpliquée. Mais, dans son cas, y avait-il vraiment un mystère ? Une quête ? Les bribes qui nous sont livrées dans le roman sont trop minces pour nous permettre de nous faire une idée du personnage. L'image qui s'en dégage est celle d'un individu en fin de compte un peu médiocre, faible et mou, sans envergure, oiseau sur la branche, comme on dit, incapable de s'engager dans quoi que ce soit de valable. Et les conséquences que cette absence — puis la mort du père dans des circonstances un peu floues — aura sur la fillette sont également du domaine du non-dit. On nage, tout au long de ces interminables cent vingt pages, dans une mer d'insignifiance.

L'écriture de Sabica Senez est sobre, affirme la quatrième de couverture. Si sobre, en effet, qu'on se demande à la fin s'il y avait quelque chose à raconter. Pourtant, oui, il y avait quelque chose. Il aurait fallu creuser un peu, prendre des risques. L'excès de pudeur, de rigueur, conduit ici à l'aridité. L'auteure, on le comprend, n'a pas voulu sombrer dans le pathos et le mélo. Le résultat est, malheureusement, d'une froideur qui déteint sur le lecteur.

LE PÈRE HÉROÏQUE

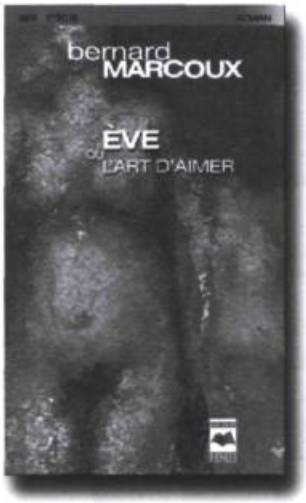
Éric Valois, un étudiant en histoire, s'en va passer l'été à Rapide-des-Pères, où son père, Simon, a perdu la vie une vingtaine d'années auparavant, aux commandes de son hydravion, lui qui était pourtant un pilote aguerri.

Éric ne sait pas grand-chose de son père. En fait, il ne sait que ce que sa mère et son grand-père ont bien voulu lui révéler, des demi-vérités. Une fois à Rapide-des-Pères, il se met à douter. Entre d'obscurs travaux de recherche, il tentera, tout au long de l'été, de combler les vides. Il rencontrera notamment, au cours de son enquête, le journaliste qui a écrit l'article relatant l'accident, un vieux guide atikamekw dont Simon aurait autrefois sauvé la femme, et une jeune fille, Viviane, dont la famille semble avoir été mêlée au drame — et dont il deviendra peu à peu amoureux. Des bribes d'informations lui seront parcimonieusement données, à partir desquelles il complétera de peine et de misère le puzzle. En fin de compte, Simon Valois était-il un héros qui risquait sa vie pour sauver des gens en danger, ou un pilote complaisant et vénal qui transportait des prostituées aux camps de chasse fréquentés par des politiciens véreux ? Un meurtre a-t-il été commis ? L'affaire a-t-elle été étouffée ? « Il lui avait fallu piller les souvenirs des autres pour comprendre que rien n'était aussi simple. Le passé n'était pas une immuable vérité, il se modifiait selon l'angle de notre regard, comme une peinture en trompe-l'œil. » (p. 223)

Professeur de français, Luc Martin a publié un roman pour la jeunesse et du matériel didactique. Ce premier roman « pour adultes », plein de naïveté et de bons sentiments, s'en ressent. Un travail d'élagage n'aurait pas nui.

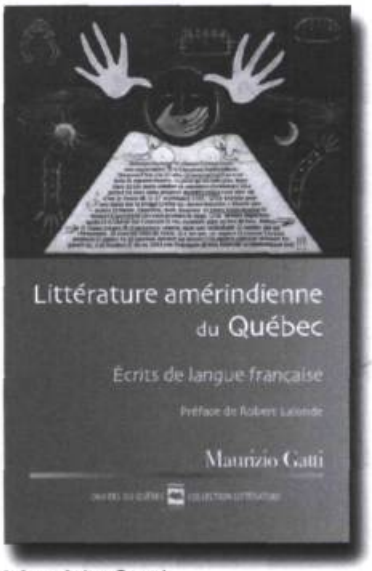
ÉDITIONS HURTUBISE HMH

Agrémentez vos longues soirées d'automne



Bernard Marcoux
Ève ou l'art d'aimer
17,95 $

Dominique Garand
Accès d'origine
34,95 $



Maurizio Gatti
Littérature amérindienne du Québec
CQ-140 - 29,95 $

HURTUBISE HMH

www.hurtubisehmh.com